

Stéphane Crête

Marquer le temps

Entre profane et sacré,
la recherche de nouveaux rituels

Le jour

Devenir célébrant

Chapitre 1

Genèse (ou récit d'auto-initiation)

*Je t'aiderai à venir si tu viens,
et à ne pas venir si tu ne viens pas.*

– ANTONIO PORCHIA

Je suis célébrant. J'avoue qu'il m'a fallu une certaine audace pour arriver à pouvoir revendiquer ce titre sans broncher. C'est une fonction relativement nouvelle dans notre société, encore incomprise par plusieurs, prêtant le flanc à bien des interprétations que je tenterai de démystifier ici.

Le célébrant laïque, porteur des nouveaux rituels que j'évoquerai dans cet ouvrage, est apparu dans un Québec encore marqué par un fort passé catholique. L'arrivée de cette nouvelle profession s'inscrit dans une période de chevauchement historique, où nous avons tangué collectivement entre une foi indiscutable, un rejet complet du catholicisme et de nouvelles

approches du sacré. Dans l'histoire du Québec, l'arrivée d'un «célébrant nouveau» aura agi comme une petite révolution dans le monde religieux.

Nous en avons fait du chemin avant d'arriver ici.

En fait, je pense que ce livre n'aurait pas pu voir le jour il y a 50 ans à peine. À cette époque, au Québec (et ailleurs dans le monde aussi), l'Église était la seule et unique détentrice du sens et du sacré. C'est elle qui faisait régner l'ordre divin (pour le meilleur et pour le pire, pourrait-on dire) par l'entremise des prêtres, figures d'autorité incontestables. Ce sont les prêtres – et personne d'autre – qui dictaient les actions rituelles à poser. On ne contestait pas leur savoir, surtout, on n'imaginait pas d'autres solutions : on posait des gestes rituels catholiques ou on ne faisait rien. Oser publier un ouvrage suggérant qu'il existe un «sacré sans le sacrement» aurait été jugé comme hérétique sans aucun doute. Il me semble précieux de nous rappeler d'où nous venons pour mieux regarder où nous sommes maintenant et dans quelle direction nous allons.

PREMIER ACTE: ENFANCE ET RITES CATHOLIQUES

J'ai été élevé dans la foi catholique. J'ai été baptisé, j'ai fait ma première communion puis ma confirmation dans la même église paroissiale où j'allais à la messe, chaque dimanche, avec mon père. C'est là aussi que mes camarades de classe et moi allions nous confesser, activité obligatoire faisant partie de notre cours de catéchèse. C'est dans cette même église, de nos jours transformée en condos, en dépit de son impressionnante architecture innovatrice – ou grâce à celle-ci –, que j'ai assisté aux funérailles qui furent le déclencheur du processus qui me mène aujourd'hui à rédiger un ouvrage sur le rituel.

À cette époque, le cours d'enseignement religieux ne semblait pas une option à mon école primaire. Une seule de nos camarades de classe en était exemptée, pour une raison qui

nous paraissait bien mystérieuse. Au moment venu, elle sortait simplement de la classe pour aller attendre dans le corridor, tandis que nous recevions des enseignements sur la vie de Jésus, apprenions des chansons chrétiennes et nous préparions aux étapes importantes de notre parcours de bons catholiques. J'ai souvenir que notre professeur avait évoqué une seule fois ce qui justifiait cette exemption : les parents de notre amie étaient protestants, mais l'idée même que quelqu'un de ma classe puisse avoir une pratique religieuse différente du collectif me semblait incompréhensible.

À la maison, le catholicisme semblait aller de soi, pas tant par ferveur que par obligation. Noël était pour nous une fête chrétienne, nous ne mangions pas de viande le vendredi et le carême était souligné, quoique grossièrement, en ce sens que nous recevions un lapin en chocolat à Pâques, mais que les sacrifices pour le mériter étaient plus ou moins contraignants.

Je ne me souviens pas vraiment de mon rapport à la foi. On devait « croire », mais je n'étais pas « ému » de le faire. La foi était quelque chose d'ordinaire et les miracles de la Bible que nous nous appliquions à dessiner dans notre cahier de catéchèse n'arrivaient pas à me faire toucher à une quelconque exaltation mystique. Était-ce le but, après tout ? Peut-être fallait-il simplement apprendre à devenir des enfants sages pour ne pas faire de peine au petit Jésus.

Les visites à la messe du dimanche ne m'inspiraient pas beaucoup non plus. Je connaissais le protocole, je me levais et m'agenouillais au bon moment, savais dire les bons mots en temps voulu, mais rien de tout cela ne me transportait. Ces gestes étaient fades, automatiques, ennuyeux. C'est en silence que mon père et moi nous y rendions et je ne pouvais pas lire en lui une quelconque trace de joie à l'idée d'accomplir son devoir. Mais encore là, la joie faisait-elle partie de l'équation ? Peut-être que ce rendez-vous dominical était plutôt une

pratique d'abnégation, un rappel des sacrifices que le Seigneur avait faits pour nous, pauvres pécheurs ?

Jour de congé

Lorsque j'eus 13 ans, ma mère convainquit mon père que nous devrions cesser d'aller à la messe le dimanche. Ce geste, devenu automatique et vidé de son sens, semblait avoir pris la saveur d'une corvée tant pour lui que pour moi. J'avais maintenant congé le dimanche ! Nous étions au début des années 80 ; un temps nouveau s'annonçait et c'est avec beaucoup d'enthousiasme que je me suis inscrit au cours d'enseignement moral de mon école secondaire, quittant un cours d'enseignement religieux qui ne répondait plus à mes jeunes aspirations et à ma grande curiosité du monde.

Et ensuite...

Je n'ai pas rejeté l'Église comme certains de mes camarades. Je n'ai pas suivi le mouvement amorcé par un de mes amis qui a apostasié, en révolte contre les absurdités et les incohérences d'une religion qui s'éloignait, selon ses dires, de l'essence même du message de Dieu. Je me suis simplement désintéressé de la chose. J'ai observé que je n'étais pas le seul à contester la rigidité des pratiques, à m'amuser de l'ennui provoqué par des curés qui semblaient sur le pilote automatique, à constater la défection des lieux de culte qui forcèrent plusieurs églises – comme celle que je fréquentais – à fermer leurs portes. La religion a fait partie de ma vie, elle a été ma première porte d'entrée vers des notions aussi mystérieuses que le sacré, l'absolu, la prière, la foi.

Cette courte introduction vise à préciser que ce livre ne s'oppose pas à la religion. Il m'apparaît essentiel de reconnaître que la culture québécoise s'inscrit dans cet héritage catholique.

Pour ma part, je ne peux nier que ces expériences ont construit l'être sensible que je suis. Inspirant ou provocant,

mon rapport à l'Église a forgé ma personnalité rituelle. Je suis aujourd'hui en mesure de voir ce qui m'a séduit – le décorum, la mise en scène, l'utilisation des symboles, la communion – et ce que j'ai cherché à éviter – le dogmatisme, l'appropriation des gestes rituels par le prêtre, la culpabilité comme moteur d'action.

Cette période m'aura permis de poser une première pierre à l'édifice du célébrant que je suis devenu. Mais un autre épisode m'attendait.

DEUXIÈME ACTE: ADOLESCENCE ET RECHERCHE SPIRITUELLE

Tout est dans tout.

– ANAXAGORE

Touttt est dans touttt.

– RAÔUL DUGUAY

À 13 ans, cette « sortie de l'église » coïncida avec ma découverte du sous-sol de la maison familiale. J'avais migré dans la chambre du bas, un endroit mythique, témoin des frasques de mes plus vieux frères qui y avaient vécu leur propre adolescence au cœur des années 70. Il en était resté quelques artefacts, en livres et en musique. Je n'avais jamais réellement prêté attention à ces trésors jusqu'à l'aube de mes 14 ans, au plus fort de ce moment qui semble commun à bien des adolescents, celui de transformer leur chambre en forteresse pour y passer le plus clair de leur temps. Sur la vieille chaîne laissée par mes frères, je découvrais la musique d'artistes québécois qui me propulsait dans un nouveau monde. Harmonium me donnait des idées de grandeur, Plume Latraverse, de délinquance, Raoul Duguay, de transcendance.

J'écoutais ces albums religieusement, un bâton d'encens brûlant dans la pénombre de ma chambre, ma porte soigneusement fermée. La pochette de l'album entre les mains, je déchiffrais le sens des paroles comme si je lisais un papyrus qui m'était personnellement destiné. Parmi celles-ci, ce poème de Raoul «Luôar» Duguay: «*Il n'y a de repos que pour celui qui cherche, il n'y a de repos que pour celui qui trouve, tout est toujours à recommencer*¹.»

Était-ce une injonction qui m'était adressée? Si ma vie de jeune catholique était derrière moi, ces paroles insufflaient un désir inavoué d'étancher une soif que je ne savais comment nommer à l'époque. Je me mis donc à chercher. Je ne savais pas trop quoi, mais j'avais le pressentiment que si je restais là, bêtement, à attendre que quelque chose se passe, eh bien, il ne se passerait rien! Par où commencer? Comme dans un jeu de piste ou une chasse au trésor, je me mis à écumer le lieu même où je me trouvais. C'est là, dans le garde-robe du fond (là où j'appris qu'on avait jadis fait pousser du pot en cachette!), que je trouvai d'autres trésors.

Au fond des choses

C'était ma petite caverne d'Ali Baba. S'y trouvaient, pêle-mêle, un guide d'éducation sexuelle pour cégépien, *Le Singe nu* de Desmond Morris, la Bhagavad-Gita. Puis, tout ce que la littérature de l'époque comptait de romans initiatiques: *Le Petit Prince*, *Jonathan Livingston le goéland*, *Siddhartha*, *Ainsi parlait Zarathoustra*.

Comme si ce n'était pas assez, je découvris aussi des livres sur le zen, le bouddhisme et le chamanisme, une traduction française du Yi-King et des ouvrages de Carlos Castaneda². *Le jack pot!*

1. Raoul DUGUAY, «*Le vöyage*», 1975.

2. Carlos CASTANEDA, *Voir. Les enseignements d'un sorcier yaqui*, Paris, Folio, 1985.

C'était comme si la table avait été mise pour mon auto-initiation, que ces trésors attendaient patiemment que je sois mûr pour qu'ils se révèlent à moi (on dit que le maître se présente lorsque l'élève est prêt!). Un mélange de délinquance et de sagesse reposait sur ces étagères et j'ai commencé à dévorer l'ensemble de ces perles avec une voracité que je ne me connaissais pas, tissant le collier de mes nouveaux savoirs.

Il semblait que ma réalité venait d'exploser. Je n'étais plus le petit Stéphane sortant du confessionnal ayant inventé quelques péchés véniels pour faire son devoir d'Église. J'étais un atome qu'on avait parachuté sur cette planète sous forme d'être humain, une particule du cosmos, un esprit relié aux autres esprits. J'étais une aventure de vivre où tout devenait possible; mes seules limitations étaient celles que mes pensées m'imposaient.

À travers ces ouvrages, je découvrais qu'il existait différents niveaux de conscience et qu'il était possible à nous, communs des mortels, d'y accéder. Je comprenais que nous avions le choix – le libre arbitre – de passer à travers notre existence à moitié endormis, ou les yeux grands ouverts.

Petites extases

Le livre de chevet qui m'a inspiré le plus et permis de faire mes premières expériences d'éveil se nommait: *Le livre des extases: 250 moyens de connaître les paradis artificiels sans drogues*³. J'étais séduit par l'idée de toucher à des états modifiés de conscience sans avoir recours au chimique ni à d'autres psychotropes utilisés par mes pairs. J'y ai découvert des techniques, des penseurs, des mouvements, une matière riche pour entreprendre mes premiers essais d'autodidacte, recherches à la fois théoriques, mais aussi pratiques. J'ai donc expérimenté diverses

3. Edward ROSENFELD, *Le livre des extases*, Montréal, La Presse, 1974.

approches, parfois loufoques (tourner sur soi-même, provoquer des phosphènes en fixant une ampoule), parfois ludiques (le rire matinal zen, le cri du lion), parfois classiques (méditation, relaxation, visualisation).

Au même moment, *Le présent d'Abacar* m'enseignait qu'il pouvait exister un ordre moral qui ne soit pas dicté par la religion. Je faisais miennes ces maximes, que je retranscrivais méticuleusement dans mon journal intime: «*Sois en paix [...]. Rien, ici, ne peut te blesser sauf toi-même [...]. Concentre ton énergie. Être partout, c'est n'être nulle part [...]. Sois patient. [...] Ne reproche jamais ta situation aux autres. Ce que tu es, toi seul l'as choisi*⁴. »

À l'aide du Yi-King, je découvrais la notion d'impermanence et m'émerveillais des perles de sagesse de cet outil que je n'ai cessé de consulter depuis. Et puis Castaneda, lui, m'apprenait qu'il était possible de « voir » au-delà des sens pour naviguer entre les mondes.

Cette bibliothèque de rêve était comme une clé qui me permettait d'ouvrir des portes infinies de connaissances et d'assouvir ma soif.

Cherche et trouve

Il faut bien admettre que j'étais en quête. Mais en quête de quoi? De sens, d'essence, de transcendance, d'immanence, de confiance? Au fond, peu importe, me disais-je. Après tout, Raoul me l'avait bien dit: «*Il n'y a de repos que pour celui qui cherche [...].*» L'important était de chercher et j'étais exalté de le faire. C'était une quête bien romanesque – j'étais adolescent, après tout – et elle avait l'avantage de me distinguer de mes camarades.

À la longue toutefois, ces lectures eurent sur moi un effet pernicieux. Je devenais de plus en plus orgueilleux de mes sa-

4. *Le présent d'Abacar (le plus beau cadeau du monde)*, Montréal, Presses Sélect, 1979, p. 108-109.

voirs. Me plaçant en supériorité intellectuelle, je me croyais plus savant que mes amis, me jugeant plus sage qu'eux. J'étais atteint de la grave maladie qu'on appelle «prétention spirituelle», un mal qui en frappe plusieurs sur le chemin de conscience. C'eût été un moindre mal si je n'avais pas aussi commencé à appliquer sur moi certaines des notions apprises, créant plus de dommages que de bien à ma petite personne en pleine croissance.

Inspiré par l'esprit de dépouillement et de vide propre au zen, j'avais fait mienne une notion nommée *upekkha*, trouvée à travers mes lectures. À cette époque, cette idée se traduit chez moi par une étrange règle de conduite, qui consistait à «ne rien ressentir, ne rien démontrer». Un fabuleux piège émotionnel dans lequel je suis tombé et qui a guidé quelques années de mon adolescence. J'associais le stoïcisme à une forme de sagesse, et j'ai traversé cette période dans un déni émotif assez impressionnant. Pendant ces quelques années, j'ai donc cru qu'un être spirituel n'avait aucune émotion et que, s'il en avait, il ne les exprimait pas ! On imagine facilement le torrent émotionnel que j'ai dû endiguer pour parvenir à réaliser ce projet fou, niant ce qui me traversait.

Bien plus tard, j'ai découvert que le mot *upekkha* est un terme sanscrit voulant dire «équanimité». Je n'en avais conservé que le flegme. Il aurait sans doute fallu que je relise les maximes d'Abacar, qui m'avait pourtant déjà prévenu : «*Apprends des autres. Qui n'a que soi pour maître est l'élève d'un fou*⁵.»

Avec le recul, je constate que j'étais en plein romantisme spirituel. Je cherchais à travers mes intuitions et ma sensibilité un signe me disant que j'avais des dons ; je désirais avec ferveur que l'Aigle vienne déposer sa plume devant moi alors que je

5. *Ibid.*

Table des matières

Préface de Jeanne-Marie Rugira	5
Introduction – Faire quelque chose	11
DEVENIR CÉLÉBRANT	17
Chapitre 1 – Genèse (ou récit d’auto-initiation).	19
Premier acte: Enfance et rites catholiques	20
Deuxième acte: Adolescence et recherche spirituelle	23
Troisième acte: Vie adulte et quête existentielle	30
Dernier acte: Chute et renaissance	42
Chapitre 2 – Profession: célébrant	45
Perte de repères.....	46
Hors la foi	48
Faire ou ne rien faire	49
Apprendre par la négative.....	51
Garder le sens	54
Le client a toujours raison.....	55
Célébrons!.....	57

AU CŒUR DU RITUEL	59
Chapitre 3 – Une définition dans l’entonnoir	61
Travail rituel.....	61
De quel rituel parlons-nous?.....	64
La racine de la racine.....	67
L’ordre et le lien.....	68
Marquer le temps.....	71
Nous, les humains.....	72
Valeurs communautaires.....	74
Sens et sacré.....	75
Le mot Mystère.....	77
Mythos-pathos.....	78
Pourrait-on vivre sans rituel?.....	79
Alors, qu’est-ce encore que le rituel?.....	80
Je suis le rituel!.....	81
Ponctuations.....	82
Traduction.....	84
Vision.....	85
Chapitre 4 – Le sens propre	87
Mystère.....	89
Création.....	91
Prière.....	93
Religion.....	95
Sacré.....	97
Gratitude.....	101
Initiation.....	103
Fête.....	106
Masculin-féminin.....	111

Chapitre 5 – Le laboratoire alchimique	115
<i>Ora et labora</i>	116
Bases conceptuelles	118
Fondation	123
Mesure	125
Rôles	130
Posture	133
Alliés	138
Notions	143
La règle des « 3 C »	153
Mise en garde	155
SUR LE TERRAIN	165
Chapitre 6 – Rites sociaux	167
Rites d’union	168
Rites de deuil	182
Chapitre 7 – Décodages	195
Le rituel des dunes	196
Les funérailles de Marie	200
Une danse extatique	209
Chapitre 8 – Confessions	213
Je hais les rituels	213
Mon dialogue avec l’invisible	218
Conclusion – Marquer la mémoire, le temps et l’espace	223
Reconnaisances	233